

Autrefois, il y avait un roi nommé *Kiu-lie* ; dans son royaume était un arbre qui était appelé l'arbre *sieou-pouhouan* ; cet arbre avait une circonférence de cinq cent soixante *li* ; en bas, ses racines couvraient un espace de huit cent quarante *li* ; il était haut de quatre mille *li* ; ses branches s'étendaient à deux mille *li* dans toutes les directions. Cet arbre avait cinq côtés : sur le premier côté, c'était le roi et ses femmes qui se nourrissaient (de ses fruits) ; sur le second côté, c'étaient tous les fonctionnaires qui s'en nourrissaient ; sur le troisième côté, c'était la foule du peuple qui s'en nourrissait ; sur le quatrième côté, c'étaient les religieux çramaņas qui s'en nourrissaient ; sur le cinquième côté, c'étaient les oiseaux et les quadrupèdes qui s'en nourrissaient. Les fruits de cet arbre étaient gros comme une jarre d'une contenance de deux boisseaux ; leur goût était doux comme le miel ; il n'y avait personne pour les garder et cependant nul ne les volait. En ce temps, les hommes vivaient tous quatre-vingt-quatre mille années ; ils n'avaient que neuf sortes de souffrances, à savoir : le froid, le chaud, la faim, la soif, le besoin urgent d'aller à la selle et celui d'uriner, les besoins sexuels, les indigestions et l'affaiblissement corporel résultant de la vieillesse ; tels étaient les neuf souffrances qu'ils éprouvaient. Les femmes se mariaient à l'âge de cinq cents ans.

En ce temps, il y avait un maître de maison nommé *A-li-nien-mi* qui possédait des richesses incalculables. (*A-li-nien-mi* fit cette réflexion : « La vie est fort courte ; il n'est point d'être vivant qui ne meure ; les richesses ne sont pas une possession inhérente à la personne et souvent elles causent sa perte ; mieux vaut en faire des libéralités pour secourir les indigents. Quelque joie qu'on éprouve dans la gloire de ce monde, on ne peut la conserver longtemps ; le mieux est de renoncer à sa famille et d'abandonner la souillure, d'observer la pureté et de revêtir le